

On a toujours aimé y venir dans cette maison, on aimait s'y retrouver, toute la famille, chez Mémé et Pépé puis seulement chez Pépé. Des souvenirs incroyables, des repas de famille tellement dôles, tellement joyeux, pépé qui faisait à manger pour tout le monde, des déguisements de Pépé, de nos oncles.

Avec ma sœur, ma cousine, des rires, des histoires inventées, des interdits bravés, des fouilles organisées, des recherches de secrets bien gardés, bien enfouis, bien dissimulés....

Mais on n'avait certainement pas tout regardé ou alors pépé l'a remis après, avant de mourir. Quand on a vidé la maison, au moment de la mort de pépé, dans la petite chambre de notre oncle Missel, cette chambre marrante, étroite, un petit lit de jeune homme, un bureau, une armoire, une armoire avec des portes vitrées comme à l'école, une armoire fouillis, une armoire bazar, des livres, des lettres, des objets, des cahiers. J'ai ouvert les cahiers un à un, des cahiers du jour d'enfant, mais enfoui, tout en bas, en dessous de mille autres choses, il en est un, pas comme les autres, il n'est pas recouvert de papier craft bleu, un peu usé, un peu déchiré. Il est tout fin, entre le rose et le bleu, un peu vieillot mais pas abîmé, je l'ouvre, les pages jaunes, de feuilles fines, des lignes, pas de marge, les pages remplies d'une écriture au crayon de bois, penchée, irrégulière, un peu lâche, le tracé des lettres est épais... Je commence...

Wingles 10 octobre 1932

Je sais pas trop bien écrire, moi l'école, à 14 ans, c'était fini, parti à la mine, fosse 7 à Wingles, J'y serais bien resté moi à l'école, j'aimais bien apprendre, mais mes parents avaient pas beaucoup d'argent alors ...

Je prends ce cahier parce que faut que je raconte à quelqu'un, je sais pas à qui, faut que mes idées deviennent claires, je sais plus. Et Madeleine, elle fait comme ça elle, alors je peux essayer. Madeleine, je l'ai rencontrée au bal, elle est institutrice, elle est belle, elle danse bien, je crois que je suis amoureux mais c'est pas possible, institutrice, je suis pas au niveau. Je sais pas parler comme elle, des fois elle emploie des grands mots. Et puis sa famille elle voudra pas. Et mes parents à moi, ils me demanderont ce qui me prend. Moi j'aimerais bien que la société change, mais peut-être c'est moi qui dois changer. Pourquoi une femme intelligente, cultivée pourrait pas m'aimer, je crois pas que je suis idiot, c'est pas la même intelligence, c'est tout. Je pense que j'ai pas la même culture et la culture, ben c'est pas l'intelligence. Je suis sérieux, travailleur, j'aime chanter, être au jardin, j'aimerais tellement, avoir un jardin à moi plus tard, c'est mon rêve. Dans le jardin, je suis heureux, quand j'ai les mains dans la terre, on dirait que tout est simple dans ma tête. Mais là je sens bien que c'est plus dur, ça suffit pas le jardin, Et Madeleine, elle a l'air d'être bien avec moi.

Wingles 30 octobre 1932

Madeleine attend un bébé et c'est pas moi le père, elle me demande de l'épouser parce que le père est marié. Elle me dit qu'elle est bien avec moi, qu'elle a confiance en moi, que je m'occuperai du petit, de la petite comme si c'était le mien. Oui mais si elle était pas enceinte, elle m'aurait épousé ? pas sûr. Moi je l'aime, je peux l'aimer pour deux et puis elle m'aimera peut-être à force. Quand on se connaîtra plus, mieux. On le dira à personne que l'enfant est pas de moi, ce sera notre secret, à nous deux. Moi je l'aimerai ce petit, je le sais, je me connais, ça m'est presque égal qu'il soit pas de moi. Mon rêve c'est d'épouser Madeleine, alors tant mieux s'il est là, ce petit, Madeleine a besoin de moi, alors quand on aime quelqu'un, on répond présent quand il a besoin nous.

C'est décidé, je dis oui à Madeleine.

Wingles, le 10 juin 1933

Elle est née Raymonde, elle est toute petite, toute petite, pour pas qu'elle ait froid, on la met dans une boîte à chaussures, dans du coton et dans le four. Je la regarde, je suis heureux, je veillerai toujours sur elle, c'est mon trésor, je l'emmènerai dans mon jardin, je lui expliquerai le nom des fleurs que je ferai pousser pour elle. Je lui dirai pas, jamais que je suis pas son père, parce que je suis son père.

Je referme son cahier, je pleure, je l'aime tellement mon pépé.

Défi n°9

Journal intime août 1914

Malgré les toiles d'araignées et l'odeur de salpêtre qui règne dans la maison de mes grands parents, je décide d'ouvrir la trappe qui me permet d'accéder au grenier. C'était une entrée interdite lorsque j'étais enfant.

Dans la poussière et la pénombre, une grosse malle m'attire. Je soulève le couvercle avec quelques difficultés et je découvre de nombreux objets hétéroclites dont un cahier écorné écrit à l'encre violette sans doute avec un porte-plume. La couverture bien défraîchie permet de lire les dates: 1914-1918.

Je découvre le journal intime de ma grand-mère.

Je lis les deux premières pages.

1er août 1914

Quatre heures de l'après-midi le clocher du village fait entendre un sinistre tocsin : l'Allemagne vient de déclarer la guerre à la France.

Je sais déjà que mon Pierrot va être mobilisé.

02 août

Il part « Pour sauver la Patrie » comme ils disent et depuis je me retrouve seule avec mon petit Adrien d'à peine 3 ans et mon gros ventre.

Je tremble de peur pour la vie de mon soldat mais je tremble aussi quand je pense que vais devoir le remplacer à la ferme.

3 août 1914

J'ai peur de ne pas y arriver alors ce matin, dès 5 heures au lever du jour, je fais la liste de ce que je dois faire aujourd'hui malgré ma fatigue et le mal au dos. Ce sera sans doute encore un garçon, je suis très grosse et j'aurai préféré une fille. C'est le bon Dieu qui décidera de toute façon.

Emploi du temps.

Donc, dès six heures, je dois d'abord traire les deux vaches qui nous donnent du bon lait crémeux puis nettoyer le fumier et le porter avec la brouette dans le tas derrière la maison. Mais avant de nettoyer l'étable, il faut amener Lente et Rapide dans le pré.

Les brebis, faut aussi les ramener dans le pré d'à coté comme tous les matins. Je le ferai après les vaches. Si j'ai trop de retard elle vont me casser la tête avec leurs bêlements.

Pendant ce temps Adrien sera réveillé, il faudra que je lui prépare le déjeuner, l'habiller, heureusement qu'il fait chaud le linge sèche vite car il se salit en jouant sans arrêt dans la terre, dès qu'il est debout. Ce sera un paysan comme son père qui reviendra je ne sais pas quand.

Ensuite il faut ramasser les haricots verts, il y en a des quantités cette année et je ne vais pas les laisser perdre par ces temps de guerre. Peut-être que la famine nous guette? Puis les équeuter et les stériliser.

Et les framboises? il faut aussi m'en occuper. Je ferai un peu de confiture aujourd'hui ou demain.

Il faut aussi que je pétrisse un peu de pain mais je le ferai cuire dans le four ce soir seulement. Heureusement j'ai de la farine et du levain en réserve car tout le monde parle de restrictions.

Et mes gentils patous, il faut leur donner à manger aussi. Heureusement qu'ils sont là. Ils m'aideront à faire rentrer les cinq brebis ce soir. Il faudra les traire celles-la! Le laitier passe demain matin, il faut que le lait soit prêt dans les bidons en fer blanc que je dois rincer d'abord puis les mettre au frais dans le cellier pour que le lait ne tourne pas. Avec cette chaleur, il faut faire attention.

Que de choses à faire dans la journée maintenant que mon homme est parti!

Habillé en soldat, il avait fière allure, et faire la guerre aux allemands ne fait pas peur aux hommes du village. Ils ont quitté femme et enfants avec le sourire pendant que nous, les épouses éplorées, nous pleurons, le cœur brisé, la peur au ventre et l'angoisse de devoir remplacer nos moitiés dans les travaux des champs avec la crainte de ne pas pouvoir labourer, semer, sarcler et défricher les parcelles en jachères.

Du coup, je me rends compte que j'ai attaché mes cheveux sans les brosser ce matin de crainte de perdre du temps. Trop de choses à faire! J'étais bien tranquille avant cette maudite guerre. Tiens! Pierrot m'appelle et appelle son papa. Il est bien de bonne heure! De voir son père partir hier soir l'a perturbé. Je vais lui faire un poutou plein d'amour tout de suite et préparer son lait au chocolat avec ses tartines de confiture. Le reste, je le ferai après. Mon tout petit c'est ma priorité.

Je continuerai ma liste demain 4 août selon le temps qu'il fera, le temps que j'aurai et ce qu' j'aurai fait aujourd'hui.

Il faut que je m'arme de courage. Je ne suis pas seule dans ce cette situation. Au village nous sommes soixante quinze et en France, combien sommes-nous ?

Marie Claude

Petit carnet

En haut, tout en haut du chalet, le petit cagibi m'ouvre les bras, comme s'il m'appelait, me happait...

Ce réduit est vide...ou presque : ne traîne que cette malle noire, je la reconnais entre mille, c'est la malle qui me venait de ma mère, qui la tenait de sa mère...je l'avais repeinte en noir mat et tapissée à l'intérieur de papier peint vieillot à petites fleurs. Elle est restée là-haut, depuis mon arrivée dans la vie de mon chéri, depuis le début de mon existence dans ce chalet.

La vue de ce coffre imposant fait remonter d'emblée dans mon esprit des sensations chaudes et douloureuses à la fois; il est le symbole de la 2ème partie de ma vie, celle de MA famille recomposée.

La malle est grande-ouverte, comme si, elle aussi, n'attendait que cela : m'engloutir comme Alice, dans le ...passé.

Un seul objet trône dans ce coffre magique : un carnet, avec son petit cadenas, décoré de fleurs délicatement dessinées au feutre, orné de jolies courbes. Je reconnais immédiatement la patte de C..., ma belle-fille. Le carnet n'est pas fermé.

C...alors âgée de 13 ans parle...

25 Août 2001

Mon ptit carnet : heureusement que tu es là, je vais me reposer avec toi, au calme, loin de tous.

Ça y est, c'est reparti !! Elle s'y croit la marâtre...elle veut qu'on aille faire les courses de rentrée ensemble...comme si c'était elle notre mère !

Et allez, on va y aller de toutes façons, on a pas le choix, on va rien dire, on va faire plaisir à papa. En même temps, avec ce 2ème salaire dans la maison, on va pouvoir s'acheter des fringues au moins, elle va pas regarder à la dépense, Elle veut assurer ! Elle veut nous mettre dans sa poche, je crois bien...

28 Août 2001

Mon ptit carnet

Donc, la semaine dernière, on a fait les courses avec Elle, c'était cool. c'était pas du tout pareil qu'avec papa, avec Elle c'était organisé, carré. Papou n'est pas venu et c'est tant mieux, au moins on a pas été stressées. Parce-que d'habitude, avec lui, il faut se dépêcher, à peine rentrées dans un magasin, il faut sortir, il faut pas trop tarder, et on prend n'imps pour pas qu'il râte !

2 Septembre 2001

Aujourd'hui, ptit carnet, c'était l' anniv de petit P... : il est mignon mais qu' est-ce-qu' il est chiant ! Je suis trop contente quand les garçons partent chez leur père le dimanche soir...Bon, Elle, Elle est mal mais c'est pas grave, elle va s'y faire, ça va passer. Et puis, Elle l'a voulu !

6 novembre 2001

Ptit carnet, au secours ! Ils viennent de nous bassiner avec les chambres : en fait, papou lui a encore cédé ! Il accepte que nous 2, on laisse notre chambre aux garçons ! et nous, on doit migrer là-haut, dans le grenier !! non mais tu imagines ? dans le grenier ! comme des valises, des vieux sacs encombrants qui servent plus !

Heureusement que tu es là ptit carnet, comme d' hab, y a qu'à toi que je peux dire tout ça. Pas question de lui parler à papa de ce que je ressens, je lui ferai trop de peine, il a l' air si heureux enfin! Mamie dit qu'il ne faut pas lui en vouloir, c est la femme de sa vie qu elle nous dit ! On doit être gentilles, sympas, pas chiantes, silencieuses...On doit pas gêner leur amour !

6 Décembre 2001

Bon, je viens te dire ptit carnet que finalement on est bien là-haut, au grenier : Francis est venu nous aménager chacune une chambrette là-haut, on a chacune notre petit coin, notre lit, notre bureau; Elle , Elle a tout repeint de la couleur qu on voulait, Elle est pas si drôle ! Et puis c'est vrai que comme ça, les petits dorment à côté d'eux, c'est quand même mieux pour eux.

11 Janvier 2002

Je vais pas trop bien, ici je suis pas bien, chez maman je suis pas bien, qu'est-ce-que je vais faire ? ici, papa s'en fout de nous on dirait, il s' occupe plus de nous comme avant, plus de câlins, plus de moments à 3, Elle est toujours là dans ses bras ou avec les petits dans ses jambes. Il est pas dispo comme avant, il nous abandonne. Il nous demande pourtant toujours si ça va mais il écoute pas la réponse. L'autre jour, j' ai essayé avec ma tête d'enterrement de lui faire comprendre que c était pas si simple pour moi cette nouvelle vie...mais non, il écoutait qu' à moitié...je vais quand même pas sauter par la fenêtre pour lui rappeler que je suis là ! Il est toujours occupé avec tout ce qu il faut faire dans la maison, parce-que Elle est très exigeante en plus ! C'est vrai qu' il y a du taff ici : maintenant on doit aider à mettre la table, descendre son linge sale, remonter le propre... Et chez maman, c'est pas mieux, on ne fait rien du week-end, elle est toujours avec ses chevaux et son grand con de mari, je l'aime pas !

15 Janvier 2002

Ptit carnet, il suffisait que je le dise tiens : on est allés au ciné à 4 , avec papa et Elle, c'était sympa comme tout.

Et puis hier soir, je suis allée à la danse avec Elle, on s'est éclatées...Elle a des bons côtés, je crois pas que c' est pour me faire plaisir, elle aime bien être avec moi, on a des points communs finalement...

Et aussi autre nouvelle Ptit carnet: on s'en va au ski en Février tous les 6, dans le Chrysler. ça va être trop cool.

C'est vrai que la famille s'est agrandie d un coup, de 3 on est passés à 6, c'est pas rien, on n'est plus les seules amours dans sa vie à notre père. Faut que je m' y fasse ! Ma vie a changé mais ça va aller.

Je t'aime bien mon ptit carnet, à très vite.

KARINE

Défi 9 – Eric S.

Ces pages, tremblantes, me brûlent encore les doigts... :

Cher cahier, cé dimanche et Luigi n'é pas encore rentré de faire sé courses avec les chevaux alors je profite de te parlé un peu. Sa mé égale ce qu'il panse de moi. Moi je sé qu'il exixte. Toi au moins je sé que tu sé. Mais tu me diras pas, je sé aussi. Il écrit ? Non, il écrit pas, pas vrai ? Il mauré déjà écrit. Bon alé je vé dire qu'il écrit, je préfère. Mais qu'il ne conné pas trop mon adresse pour m'envoyé ses lettres. Tu le savé pas qu'il écrivé ? Ben si, et même tré bien en plus. Il fé dé grands livres qu'il vend à plein de gens et il est tré riche. Mé la il a pas trop le temps de poster ses lettres alors il les écrit et il lé garde pour me lé envoyer toutes plus tard. Ah ben non il peut pas. Cé a cause de Luigi. Luigi il continue à dire qu'il exixte pas et que je suis folle. Cé normal, cé pacequ'il a de la peine de savoir que jé eu un anfant avant lui. Mé je suis pas folle, jé juste oublié. Puis jarrive pas à parlé komil faut. Ni a écrire. Mé lui oui. Luigi sa lénerve, et il dit que je suis folle. Mé je pense qu'il sé. Alors cé pour sa qu'il part de plus en plus jouer aux chevaux avec sé copins le dimanche. Mé je léme bien Luigi. Il fé son homme mé il é toujours jantil avec moi. Et patient. Tu sé que cé lui qui écrit mé courriers kan jé besoin ? Ah ben oui je t'avais déjà dit. Ce soir je vais lui faire son plat préféré, cé le rôti de dindonneau que jé pris ché le boucher. Il é jantil le bouché, la dernière fois il ma dit que jété pas folle de dire qu'il exxiste. Bon je te laisse, je vé commensé a rangé la cuisine.

Je n'ai rien à faire ici. D'ailleurs je n'y suis pas. Parcourir ce cahier me fait mal. Pourtant... :

Cher cahier, non rien, jé cru que je pouvé te parlé mé non passeque je suis pas sure. Pourtant ses yeux me ressemblés. Sé chevaux aussi. Non, sé cheveux. Ils été tout frisés. Puis sa manière de se tenir debout, comme moi, tu sé, quand je me balance sur une jambe et après sur lautre que sa fé rire Luigi. Mé la devant ce garson il rigolait pas Luigi. Alors tu vois, je suis pas sure. Puis kan il est reparti de devant la porte de la maison, Luigi ma dit kil sété simplement trompé de maison. Donc je me suis dit que moi aussi. Tu vois je suis pas sure, alors je préfère te laissé dormir passque cé tard.

Cher cahier, réveye toi. Tu sé ce que je té dis hier soir, eh ben jarrate pas d'y pensé et sa manpèche de dormir, et maim sa me fé pleuré. Jé voulu réveyé Luigi mé jé eu peur passquil sé couché tout énérvé que le garson il sété trompé de maison. Moi je sais pas pourquoi je pleure, alors je voulé te demander de m'aidé a comprendre. Apré tou té mon ami, et un ami on peu conté dessus tout le temps non ? Bon, maintenant que tu dors plus, tu va pouvoir me répondre cé qui le garson. Tu crois comme moi ? Oui mais alors pourquoi il ma rien dit a moi ? Cé a cause de Luigi cé sa ? Oui mais pourquoi il é venu alors ? Si cé pour repartir san rien me dire. Et pourquoi que jarrate pas de pleuré moi.... je sui fatiguée... Bonne nuit cher cahier.

Ce mal qui m'a terrassé me rapproche de toi. Condamné à te lire pour l'éternité ne rajoute qu'à ma peine la douleur de mes regrets... :

Cher cahier, sa fé lontemp hein ! ta vu comme il fé bau. On va mangé a la campagne avec Luigi, dans l'herbe, je porte la jolie nappe avec des carrau rouges et une tarte aux épinards. Luigi adore la tarte aux épinards. Alors je técris vite pour te dire que tout va bien. Cé rigolo aussi de dire des choses aussi simples que sa. Puis ta vu, je ne pleure plus... Ça devé être mon imaginasson tout sa. Bien sur que jété bocoup trop petite pour faire un... oh, alé jé dit que tout va bien ! Il é tellement jantil Luigi. Je lui ai promis de plus en parlé sa lui fesait tant de mal... Bon, jy vais sinon Luigi il va sénerver, je técris ce soir, promis.

Puis du reste, comment pouvais-je te rejoindre autrement maman...

Défi 9 : Xavier

Année 1913 cahier n°4

12 septembre 1913

Je commence ce nouveau journal, le précédent cahier étant terminé.

13 septembre 1913

Progression rapide de mes recherches.

Acquisition ce jour de l'alternateur qui me manquait.

14 septembre 1913

J'ai installé l'alternateur. Les premiers essais sont concluants.

15 septembre 1913

J'ai choisi un canard de notre petit élevage pour ce premier voyage et réglé la machine en mode retour automatique. J'ai expédié le canard en 1918.

Après avoir totalement disparu le canard est réapparu comme prévu quelques heures plus tard et semblait en pleine santé.

Je suis très content de cette journée qui se solde par un succès total.

Ma machine à voyager dans le temps semble opérationnelle.

16 septembre 1913.

J'ai passé la journée avec Marie. Je lui ai vaguement parlé de mes recherches en cours. Elle a paru effrayée.

Ironie du sort, elle avait sans me le dire décidé de cuisiner du canard. Il s'avère que c'était le canard que j'avais expédié dans le futur qu'elle a choisi de préparer. Il était fort bon.

17 septembre 1913

Depuis hier j'ai un gros rhume. Je vais attendre de me rétablir avant d'utiliser la machine. Cela me laissera un peu de temps pour choisir une époque à explorer.

21 septembre 1913

Mon rhume s'est transformé en bronchite. Je suis resté alité ces derniers jours. Vivement que je retrouve la santé car j'ai hâte de voyager à mon tour.

1^{er} octobre 1913

J'ai enfin pu me lever pour m'occuper de Marie qui a son tour a attrapé froid. L'hiver n'est pas encore commencé et nous sommes déjà malades. Je me soigne avec des infusions de thym et du miel.

Nous ne sommes pas les seuls à être malades. Tous nos canards sont morts mystérieusement.

Je ne suis pas au mieux de ma forme mais je ne souhaite pas attendre davantage pour expérimenter un voyage avec la machine.

15 octobre 1913

Je vais beaucoup mieux ce qui n'est hélas pas le cas de Marie. Elle a beaucoup de mal à respirer et elle a une toux persistante qui la fatigue beaucoup.

Quoiqu'il en soit je me suis décidé, mon premier voyage sera pour demain. J'ai choisi d'aller voir ce qui se passe en 1918 car le canard en est revenu sans problème. Cela indique que c'est probablement une période sereine.

16 octobre 1913

Je ne suis resté que quelques heures en 1918 car la situation m'y a paru dangereuse. De ce que j'ai compris d'échanges avec quelques militaires que j'ai croisés, la guerre fait rage. J'ai donné à l'un d'eux mon écharpe. Elle n'était pas très propre mais il l'a prise pour maintenir son bras endommagé par un éclat d'obus.

Demain j'explorerai une époque plus lointaine et comme je l'espère plus calme

La santé de Marie s'est stabilisée.

17 octobre 1913

J'ai choisi 2008.

Cette fois ci je suis resté beaucoup plus longtemps.

Beaucoup de choses m'ont effrayé. Il y a des voitures partout, un bruit infernal et l'air me semble beaucoup moins respirable qu'en 1913.

Je suis entré dans ce qui m'est apparu être un bar, mais une fois à l'intérieur j'ai vu des gens face à de grosses plaques de verre qui montraient soit des images animées comme au cinéma soit des textes comme dans un livre.

J'ai échangé avec quelques clients. Je n'ai pas tout compris ce qu'ils me racontaient.

J'ai beaucoup éternué et craché cela doit être l'air de cette époque qui irrite mes poumons encore fragiles. Un des clients m'a donné des mouchoirs faits de papier très souple. J'ai trouvé cela très pratique. Je les ai rapportés avec moi.

1^{er} décembre 1913

Je reprends la plume après une longue période.

Marie est décédée il y a maintenant quinze jours. Je suis abattu.

Je suis toujours malade et mes poumons sont en feu.

15 décembre 1913

Aujourd'hui je suis retourné dans le futur. J'ai décidé cette fois-ci d'aller explorer le printemps 2009 plutôt que l'hiver qui ne convient pas à mes poumons.

J'avais l'intention de demander aux clients du bar, où je m'étais rendu la première fois, quelques conseils pour me soigner.

Je n'ai absolument rien compris de ce qu'ils m'ont expliqué. Certains me demandaient si j'avais une carte vitale, d'autres encore m'ont parlé d'une épidémie H1N1 qui était apparue mystérieusement en 2008 et qui ressemblait à la grippe espagnole de 1918. Selon eux des canards seraient en cause.

Décidément j'ai mal choisi mes époques.

1^{er} février 1914

Mon cher journal, je crois que c'est la dernière mention que je note. Hier je suis allé faire un tour en 2020. Les gens portaient tous sur le visage des espèces de masques faits de tissus. Je ne suis pas resté longtemps.

Je suis excessivement faible. Je pense que je vais mourir dans les prochains jours et retrouver ma chère Marie qui me manque tant.

Je vais te ranger avec les autres dans une de mes boîtes à chaussures.

Défi 9 : Enrikaa

MON JOURNAL INTIME

Décembre 2021

Je m'appelle ELLE ! En fait, c'est mon pseudo ... Je garde secret mon identité. J'ai la quarantaine passée ! Bientôt c'est Noël ! Noël en bourgogne, ça se fête autour de bonnes bouteilles de la Côte d'Or, ma région natale.

Y aura-t-il une ambiance de fête comme auparavant ? Un rien faisait rire, des moments d'insouciance, une joie de vie ! Avec cette fameuse pandémie qui rend les gens tremblant de peur, comme si c'était la fin du monde, met le moral en l'air, donne une fatigue incurable.

Moi, j'ai envie de vivre, de créer, de rencontrer, de partager ! quoiqu'il arrive, je suis prête à changer de planète si celle-ci « planète terre » est polluée ! Par quel moyen ? Bah ça, j'en sais rien ! Peut-être en téléportation ? A ce qu'il paraît, ça marche, bizarrement, mais la personne réapparaît à sa façon !

Pour le moment, je veux finir l'année en beauté, travailler tranquillement, avant de débiter mes vacances sereinement !

Pour ceux ou celui qui lira mon journal, j'espère le plus tard possible, l'endroit, le pays où la planète d'où vous venez, je présente mon coin ! Ce beau pays qu'est la France est vraiment à découvrir, son histoire, ses merveilles, ses mers et océans ...

En ce 9 décembre 2021, à quelques jours de Noël, je prépare mes festivités et la venue du père Noël ! A mes yeux, il existe, même si on m'avoue le contraire ! J'aime les cadeaux, le chapon (volaille), le saumon et autres ... Je sais, je suis gourmande et j'en suis fière !

En cette soirée, 19h40, je ferme mon carnet, souhaitant une belle veillée à tous ceux et celles qui écrivent comme moi, il y en a plein, c'est certain ! Je vous dis à l'année prochaine, passez de bonnes fêtes de fin d'année, dans la joie et la sérénité !

Et vous curieux de mon bijou, je vous demande d'en prendre soin !

Nous étions à seulement quatre jours de Noël.

Les clients s'affalaient sur les fauteuils du grand hall. Beaucoup discutaient, riaient, profitaient de la magie des fêtes. Certains travaillaient sur des dossiers pour leur affaires. D'autres se disputaient parce qu'ils avaient oublié quelque chose à leur domicile ; pendant que des enfants cherchaient impatiemment la salle de jeux.

Quand à moi, j'étais assise au comptoir devant le cahier du jour. J'observai tous ces gens circulant devant moi. Tous venait ici pour un but. Mais le mien, je ne le connaissais plus jusqu'à son arrivée. Il est entré dans le hall, en basket et jean tout recouvert de neige.

Habituee à une clientèle en costume cravate, il ne pouvait point passer inaperçu.

Il s'est approché de moi. Demanda une chambre. La seule que je pouvais lui proposer était une chambre de bonne, mal située. Elle était proche du couloir de circulation du personnel de maison. Tout sauf un lieu calme. Il accepta étrangement. Il me disait que ça ne lui posait pas de problème.

Je le revoyais chaque jour, aux mêmes heures, lors des repas jusqu'au réveillon. Il fallait croire que c'était le destin, ou autre chose. Il passait toujours aux heures où je tenais la réception.

Le soir du réveillon, alors que tous, clients et personnel se préparaient pour le bal annuel de Noël, il s'est approché de moi pour m'inviter à danser au bal.

J'étais flattée par une telle demande mais j'ai dû lui annoncer que j'étais hélas de permanence et qu'il me serait donc impossible de me libérer.

Il demanda dans l'instant à voir le responsable. J'indiquai le bureau en question et il s'y précipita sur le champ.

Quelques minutes plus tard, il ressortit avec mon responsable. J'avais ma soirée et je pouvais me au bal.

Totalement surprise sur ce qui venait de se produire, je ne pus prononcer mot durant quelques minutes. Tant la surprise était grande : comment un homme de la campagne pouvait mettre à genoux un responsable d'hôtel de faille bourgeoise et têtu. Il était normalement impossible de faire changer d'avis un homme pareil. Mais ce jeune homme l'avait pourtant fait.

Dix minutes avant le bal, un paquet m'attendait à la réception, avec ces quelques mots : « c'est pour vous, profitez-en ». en ouvrant le paquet, je vis une robe magnifique de ma couleur préférée, bleue. Je savais que c'était lui, pour que je vienne au bal. Puis, je suis partie me changer.

La salle était comble, illuminée, décorée. Une féerie dans l'air. Certains discutaient une coupe de champagne à la main, pendant que d'autres riaient d'en avoir trop abusé, alors que quelques uns en refusaient. La piste était pleine. Il était là, dans un complet bleu marine, assorti à ma robe.

Je me suis approchée de lui.

- Je vous remercie pour la robe.. elle est magnifique. C'est beaucoup trop. Vous n'auriez pas du.

- Rien n'est beaucoup trop pour vous, me chuchota t-il, approchant doucement sa bouche près de mon oreille.

Nous échangeons un long sourire.

Puis, nous sommes allés sur la piste de danse où une valse sur un chant de Noël nous y attendait. Comme si elle était faite pour nous. A ce moment là, nous étions comme transportés, comme si nous étions seuls dans la salle. Il ne restait plus que nous.

Il n'existait que cette danse et nous. Je me sentais comme Cendrillon à son bal, sans y perdre ma chaussure!

Nous avons dansé des heures, le regard plongé au plus profond de l'autre. Nul besoin de mot, les lieux, la magie des fêtes, la musique disaient tout.

Ce fût la plus belle nuit de ma vie. J'aurai aimé qu'elle dure éternellement. Un très beau rêve où le voyage a continué dans les étoiles. Une nuit merveilleuse.
Mais, le rêve s'est terminé.

Le lendemain matin, quand j'ai repris mon service, il était déjà parti. La chambre avait déjà été nettoyé. Il n'avait laissé qu'un petit mot.
« Merci pour cette merveilleuse nuit ».

Ce fût le plus beau Noël de ma vie et aussi le dernier que j'ai passé dans cet hôtel.

Hôtel Christmas. Noël 1907.

Romain L.A.

Défi 7

Lucie Korti

Dimanche 14 février 2002
Cher Journal, me revoilà !

LE FIASCO DE LA DEUXIEME SAINT VALENTIN

Il descend à la cuisine, casse sans faire exprès à cause d'un chat perché sur une étagère, des verres ou des tasses, il ne sait plus trop. Et puis il remonte dans la chambre, et il me sert mon thé jaune. Ah oui, au fait, il m'a acheté une petite boîte de thé jaune, et il en est fier ! Quel effort ! Ca fait plus d'un an que je rapporte avec moi ma boîte de thé pour le petit déjeuner !

Puis il pose sa tasse de café sur son chevet, se glisse dans le lit près de moi allongée, et il me dit d'un air amusé :

– Ça ne fait rien ? Je n'ai qu'un bisou pour toi ! Bonne fête ma chérie.

– C'est déjà bien...dis-je en lui rendant son bisou.

Puis il se penche sous son lit, et finalement me tend un petit cadeau, tout mignon, tout fin, tout léger. Je ne me rappelle plus s'il était emballé... euh non, je ne crois pas en fait.

– Oh merci, dis-je les yeux rivés sur mon petit cœur en chocolat dans les mains. Du chocolat ! J'espère qu'il est au lait, tu sais que je n'aime pas trop le chocolat noir.

Je remercie mon amoureux en lui déposant un bisou sur le coin de sa bouche, et en pensant mon « Coco, ça m'étonnerait que tu y goûtes vu la quantité, y'en aura pas pour deux.... »

– Regarde ! fait-il avec des grands yeux tout excités.

La chambre est sombre, j'allume pour mieux voir donc. Je lis « Je t'aime Isabelle » écrit en chocolat sur le petit cœur tout petit et léger. Cela me fait plaisir bien sûr mais je me dis soudainement que pour notre deuxième Saint-Valentin, on va essayer de relever le niveau, parce que là avec son café de misère et ma tasse de thé montée à l'arrache, c'est de la merde. Même pas une petite tartine beurrée avec ! Pouah, le gros naze !

– Attends-moi, je lui dis..

– D'accord, dit-il avec son large sourire de petit garçon qui adore qu'on lui donne tout !

Je m'habille en vitesse, saute dans ma voiture jusqu'à la boulangerie du bourg, et j'achète croissants et pains au chocolat pour toute la famille. La veille, j'avais prévu de prendre mon plus beau plateau argenté que j'ai dans mes placards, deux ronds de serviette en perle, deux jolies serviettes, et un pic avec un cœur rouge. Je dresse un plateau de petit déjeuner digne d'une saint-valentin numéro 2, et j'y dépose mon cadeau pour lui : un couteau de poche Deejo au bois d'olivier avec une gravure spéciale : A Ph, avec tout mon amour.

Ce cadeau, j'y ai réfléchi depuis plusieurs jours, je me suis vraiment demandé ce qui pourrait lui faire plaisir selon ses goûts à lui, je voulais qu'il porte sur lui un objet qui le fasse penser à moi aussi.

Alors que lui, il s'y est pris la veille. Et encore ! Parce qu'il a réalisé que son fils

allait avoir 18 ans le lundi. Alors, il est allé traîner deux petites heures en ville, et a fait de deux pierres deux coups. Je me dis presque que sans cet anniversaire, je n'aurais peut-être bien même pas eu mon petit cœur en chocolat.

Je savais que j'allais avoir du chocolat, son plus jeune fils a cafté. Il a dit aussi qu'il en avait achetés pour son frère, avec un sweat.

Moi, je n'ai pas eu un autre truc avec le chocolat. Je pense qu'il a eu un ballotin de chocolats plus chargé que le mien....la chance !

En tout cas, mon cœur en chocolat, il peut toujours courir pour qu'il y goûte. Pingre tu es, pingre tu vas souffrir....Tiens d'ailleurs, en écrivant ces lignes, j'en mange. Très bon !

Je devrais très certainement le virer sur le champ. Parce que un mec radin avec sa chérie, ça pue.

Mais je vais m'amuser...

Il me vient une idée d'ailleurs avec le moule en plastique de mon cœur chocolaté. Je vais en faire fondre, et je vais lui ré-offrir ! Demain, je le vois. Je sais pas comment il va le prendre....hi

Je me charge d'acheter le cadeau pour Isabelle, sa belle-mère. Samedi prochain, on ira dîner chez elle pour son anniversaire. Il a dit qu'on paierait 50/50. Tu penses, moi je ne vais pas pouvoir m'empêcher de dire « non laisse tomber », et il va s'empresse de dire « ok ». Alors, s'il me demande samedi si j'ai pensé au cadeau, je vais dire non. Il va flipper un peu, et va peut-être s'obliger à raquer. Bien entendu, je compte ne pas venir les mains vides, et je vais essayer de trouver une jolie étole bien chaude. Et si je ne trouve pas, je lui prendrai un joli bouquet.

Non, je ne vais pas le virer pour l'instant. Mais zéro cadeau il va avoir ! Par contre, je vais gâter tous les autres, ses enfants, sa famille quand je la vois. Lui, il va aller se faire foutre.

Ce n'est pas à dire qu'il n'a pas de thunes, il en a ! A voir tous les trucs qu'il se fait venir tous les jours sur Amazone ! Et puis pas plus tard que la semaine dernière, il a fait les soldes, il s'est acheté deux t-shirts assez moches, 38 € l'unité, une jolie chemise grise. Bref, il fait les magasins le gars. Il aurait pu entrer dans un putain de magasin pour gonzesses, acheter un truc comme un sac, un pull, une écharpe, bref un truc qui reste pour sa chérie qu'il aime tant. Ah ça ! des Je t'aime, il n'est pas avare.

Mais bon...voilà voilà....Il le dit, mais il faudrait qu'il le montre, le démontre et le redémontre, le prouve quoi !

Fait chier !

L'amour c'est comme en littérature, il faut pas dire, il faut montrer. Par exemple, en littérature, tu peux dire : Lucie est en colère, mais tu peux aussi le démontrer, c'est beaucoup mieux, comme par exemple : Lucie sentait que sa tête allait exploser, si elle ne s'était pas retenue de respirer, elle lui aurait craché au visage.

Betty Duby.

Ce journal intime appartient à Martine Blanchard. J'ai 14 ans.

Mardi 19 septembre 1967.

Cher journal,

J'habite à Riquewihr en Alsace.

Mes parents sont vigneron et j'ai un frère et une sœur.

Mon frère s'appelle Michel, il a 18 ans, plutôt sympas et ma petite sœur s'appelle Marie, elle a 11 ans, un pot de colle.

J'ai un gros chat, Gaspard. Je te jure, il est énorme.

J'ai décidé d'écrire ce journal car je trouve qu'ils se passent des choses bizarres dans ma famille.

Pour être tranquille, avec toi, je me cache dans le grenier. Marie ne viendra pas me chercher là !

Je m'amuse à lui dire qu'il est plein d'araignées, comme ça j'ai la paix.

Elle me colle tout le temps ! Maman me dit que c'est normal. On voit qu'elle n'a pas eu de petite sœur !

Bon, Je te laisse. Ils m'appellent pour souper.

A demain mon cher journal.

Vendredi 22 septembre.

Me revoilà ! Désolée, je n'ai pas pu venir te voir ces derniers jours.

Déjà, l'école, et il a fallu que j'aide un peu mes parents aux vendanges.

Je viens de monter au grenier, c'est un sacré bazar ! Des tonnes de journaux empilés. Ils sont tellement vieux qu'ils sont jaunes.

Je crois qu'ils étaient aux grands-parents de maman ou un truc comme ça.

Tu verrais toutes les malles. Elles sont hyper grandes. Dedans, ils ont rangé les livres de compte du domaine viticole. On voit qu'il existe depuis très longtemps. Elles sont super pleines.

Mon journal, j'ai un secret à te confier et tu es le seul à qui je peux en parler.

L'autre jour, j'ai entendu papa et maman se disputer. Mais à voix basse. C'est bizarre, comme s'ils ne voulaient pas qu'on les entende !

Je sais que ce n'est pas bien, mais j'ai écouté. En même temps, j'étais dans la pièce d'à côté. Mais eux ne le savait pas !

Papa a dit à maman : « je t'interdis de parler de cette histoire. Elle ne le sait pas et c'est mieux comme ça ».

Et maman a répondu : « Toi et tes secrets... Tu me fatigues ! »

Après le téléphone a sonné et je n'ai plus rien entendu.

Ah ! Papa m'appelle ! je te remets dans ta cachette.

Personne ne viendra te chercher dans cette vieille boîte à chaussures vide.

Les autres sont pleines à craquer d'étiquettes de bouteilles de vins.

Dimanche 24 septembre.

La poisse, j'ai le poignet dans le plâtre !

L'autre jour, en redescendant les escaliers du grenier, en courant, je suis tombée. Il est tout vermoulu et je me suis pris le pied dans une marche cassée.

Papa m'a emmené à l'hôpital car j'avais trop mal. Le docteur m'a dit que mon poignet était cassé et que j'allais avoir un plâtre pendant 3 semaines. Super pratique pour l'école !

Je ne peux plus écrire de la main droite ! Les profs me font des copies des cours et les copines m'aident.

Pour le coup, papa a réparé cette vieille marche. Ils ne sont pas trop d'accord pour que je retourne dans le grenier.

Mais, je leur ai promis de ne plus courir dans les escaliers et de faire attention.

Bon j'ai mené mon enquête ! Trop déçue ! Rien trouver ! Ça se trouve, ma sœur a été adoptée... ou moi... puisqu'ils ont dit « elle ».

Mais je ne pense pas. Parce que Marie, on dirait une miniature de maman. Et moi, j'ai vraiment les mêmes yeux que papa !

J'aimerais bien découvrir, je ne sais pas... que l'on a un vieux secret de famille ! Genre, nos ancêtres ont été cachés pendant la guerre et que l'on a du sang royal de je ne sais quel pays !

J'entends la voix de mamie en bas.

Je file vite les rejoindre si je ne veux pas que papy me blablate sur son passé... « A notre époque, on ne bronchait pas et on devait le respect aux anciens. On restait à table avec eux et blablabla... »

Mais je les aime bien tous les deux. Mamie est toujours calme et fait les meilleurs sablés du monde. Papy, quand il ne râle pas, il est trop rigolo. Ce sont les parents de papa.

Je n'ai pas connu mes autres grands-parents. Ils sont morts depuis très longtemps.

A bientôt, mon cher journal.

Jeudi 28 septembre

Mon cher journal,

Je suis bien triste aujourd'hui. Je me suis disputée avec ma meilleure copine Catherine, à cause d'un garçon.

Je l'avais vu en premier. Elle me dit que ce n'est pas vrai, que c'est elle. On est toutes les deux amoureuses de lui.

Il est trop beau ! Mais lui, il ne regarde que Françoise... C'est vraiment trop nul les garçons. Demain, à l'école, je dirais à Catherine que ça ne vaut pas le coup de se disputer pour lui. En plus, il en aime une autre.

Tu crois que quand je serais adulte, j'aurais un mari et des enfants ? J'aimerais bien en avoir deux...C'est bien deux.

Bon, je n'ai toujours pas avancé dans mon enquête.

Je surveille bien leur conversation mais ils n'en reparlent plus. Et si je leur pose la question ; ils vont me dire que ce sont des histoires d'adultes.

Je te laisse, je dois réviser mon histoire. J'ai une interro demain. Mes parents sont plutôt sévères pour les notes. Ils me disent que c'est important pour choisir un métier après.

Moi, j'aimerais bien être chanteuse comme Joan Baez. Je l'adore. Mais ça, je ne leur dis pas à papa et maman...

A bientôt, cher journal.

Vendredi 6 octobre.

Me revoilà mon cher journal. Je n'ai pas eu le temps de te parler beaucoup ces derniers temps.

La bonne nouvelle, c'est que j'ai fait la paix avec Catherine. De toute façon, elle en aime un autre maintenant.

Et c'est bientôt mon anniversaire ! Dans deux jours. Trop contente !

Papy et mamie vont venir manger pour qu'on le fête ensemble. A chaque fois, ils me donnent des étrennes. Et avec, je peux m'acheter des disques.

On a un tourne-disque à la maison. J'aime bien quand mes parents sont dans les vignes ou à la cave. Je l'ai pour moi toute seule.

Michel sera là aussi. La semaine, il reste en pension dans une école vinicole. Et, comme tous les ans, Marie voudra souffler les bougies avec moi ! Bon en même temps, ça ne me gêne pas trop.

Gaspard, mon chat, a eu la bonne idée de me suivre. Et maintenant, il miaule pour redescendre. De toute façon, je dois aller faire mes leçons.

Au fait, je suis contente. On m'enlève mon plâtre dans une semaine. C'est vraiment pénible d'en avoir un.

A bientôt mon cher journal.

Dimanche 8 octobre.

Cher journal,

J'ai 15 ans aujourd'hui !!!

J'ai fêté mon anniversaire à midi !!! Je suis super contente. J'ai eu des étrennes par mes grands-parents et papa et maman m'ont acheté une nouvelle veste pour l'hiver.

Elle est super jolie. Je l'avais vu dans un catalogue. Mais maman m'avait dit qu'elle était trop chère. C'était pour me faire la surprise !

Par contre, j'ai découvert le secret...

A table, mamie a demandé où était passé le vase en cristal de mémé Hortense.

Papa n'a pas eu le temps d'ouvrir la bouche ; que maman expliquait déjà qu'il l'avait fait malencontreusement tomber en trébuchant sur le chat.

« Secret d'état, votre fils ne voulait pas que je vous le dise car vous teniez beaucoup au vase de votre maman »

Et mamie a répondu que ce n'était pas bien grave et qu'il avait fait son temps. Que les souvenirs de nos disparus sont à jamais dans nos têtes.

Elle parle bien mamie, comme une personne sage. Je voudrais lui ressembler quand je serais grande.

En tout cas, c'est raté ! Pas de super secret dans ma famille. A moins que j'en découvre un, un jour.

Bon mon cher journal, j'ai toujours de l'encre mais plus de pages pour écrire.

Je vais demander à maman de m'acheter un autre cahier.

Mais en même temps, je suis grande maintenant, je ne sais pas si je continuerais à t'écrire.

Peut-être à très bientôt mon cher journal.

LE CADEAU

Je regrette tant de ne pas être venue plus souvent voir GrandMa, ces dernières années, avant son départ pour l'éternité. Le nez dans le guidon du boss, je sais que je me laisse submerger par les ordres et les contre ordres au point d'en oublier ceux que j'aime.

J'ai décidé de venir seule dans cette maison que j'adore et qui va être mise en vente. Mon cœur se vrille rien que d'y penser. Un w-e juste pour moi et mes souvenirs.

Le vendredi suivant, je pars pour l'Aveyron. Les larmes coulent silencieusement quand j'entre dans la cour, en constatant que GrandMa n'est pas sur le seuil de la porte à m'attendre comme elle le faisait. Gaston le coq est toujours là, la voisine se charge, aimablement, de nourrir la basse court et le chat. Elle va accueillir ce dernier chez elle, et les volailles iront chez l'oncle Louis.

L'odeur tant aimée de la maison me tire le cœur. La cuisine est bien rangée sans les délicieux gâteaux qui m'ont toujours accueillie. Je reste immobile ne sachant quelle direction prendre. je m'effondre sur une chaise dans une crise de larmes qui me secoue durant quelques minutes.

C'est mon tel qui m'aide à refaire surface « Oui maman, je suis bien arrivée, tout va bien... » ai-je répondu en me mouchant.

Je décide d'explorer entièrement la maison en commençant par le grenier que je connais peu. Le second escalier grince, car pas souvent ciré et si vieux. Deux marches semblent en mauvais état, il faudra que je vienne avec mon marteau, quelques tasseaux et des clous...Mais qu'est ce que je pense ? non, la maison aura un nouveau propriétaire qui fera le travail.

La porte entr'ouverte sur l'obscurité me surprend dans une douce montée d'adrénaline. J'avance à petits pas et heurte quelques cartons avant d'atteindre le rai de lumière de la fenêtre. J'ouvre le volet qui laisse entrer le soleil sur mille objets nouveaux pour moi. De petits meubles de chambres, un pot de nuit, des fleurs en plastique, une vieille théière en fonte, des vieux draps dans un carton, une série abondante de revue « nous deux », une malle de voyage en métal, remplie de vêtements anciens. Comme j'aime la mode, je remue cette abondance de tissus pour trouver le vintage qui me réjouira. j'ai sorti un amoncellement de tenues diverses et très anciennes. Dans la malle presque vide j'aperçois une boîte à chaussures que j'ouvre par curiosité.

Des lettres reliées par un ruban bleu, écrites à l'encre violette, en allemand et en français par un certain Gunther, sont adressées en 1942-43 à Aline, mon arrière Grand-mère. Je ne comprends pas tout, mais ce sont des lettres d'amour. Aline qui est décédée l'année de ses 62 ans alors que j'avais 7 ans, aurait eu une liaison avant la rencontre avec mon grand père. Elle avait 19 ans. Des lettres qui sentent l'amour, la guerre et un vieux parfum.

Sous ce courrier abondant, un cahier très vieux aux pages déchirées, tâchées et au papier usé et fragile, que j'ouvre délicatement.

Je lis les premiers mots

« La guerre m'a permis de rencontrer Gunther. Il est beau, grand, yeux bleus. C'était au café en allant chercher les cigarettes de papa. C'est un allemand. Je ne veux pas que mes parents l'apprenne. J'ai déjà eu 3 RV avec lui. Je suis amoureuse. »

Je continue ma lecture qui va me permettre de mieux connaître mon arrière grand-mère.

« La nuit je sors pour le retrouver dans la grange. j'ai peur, mais c'est bon. il m'apprend l'allemand, il connaît le français. Il est doux et pas pressant du tout. Il est musicien, 1er violoniste, dans un orchestre de Berlin. Il a 28 ans. Toute sa famille est musicienne.

*Un dimanche de juin, j'étais seule toute la journée il est venu et m'a joué un capricio de Paganini.
Je suis heureuse »*

J'apprends qu'ils se sont vus pendant plusieurs mois. Il lui a offert des bijoux....ils se sont aimés profondément.

Le soleil déclinait, je reprendrai ma lecture demain avec la lumière du soleil.

Après une nuit pleine de jolis rêves d'amour et de rire, je suis allée dans la grange pour les imaginer dans le foin, heureux et amoureux ! Un petit déjeuner copieux et je retourne au grenier pour la suite du feuilleton.

« Gunther m'a quittée pendant 1 mois pour un déplacement de l'armée, j'avais peur. Il est revenu un soir en lançant des petits cailloux à ma fenêtre. Il m'a annoncé que dans 3 jours il devait repartir. Je l'ai rencontré il y a 18 mois. Il est parti et je ne l'ai jamais revu. Il m'a écrit pendant 8 mois en poste restante et ensuite le silence. Serait-il mort ? Je n'ai jamais pu le savoir, il devait venir me chercher. J'ai eu mal, très mal. Je ne voulais plus vivre. Seul le magnifique cadeau qu'il m'a laissé m'a aidé à surmonter l'épreuve. Pour que personne ne le découvre je l'ai caché dans la grange tout en haut dans la niche fermée. Personne n'y va jamais. Que moi. C'est la seule chose qui fait encore palpiter mon coeur. Gunther, Gunther, Gunther..... »

Le cahier se termine sur ces mots hurlant d'amour. Et je me demande quel cadeau il avait pu lui offrir.

Je retourne dans la grange, je grimpe à l'échelle pour rejoindre la niche dont elle parle dans son cahier. Je fouille car je ne sais pas où elle se trouve derrière toutes ces meules de foin très vieilles.

Au bout d'une 1/2h je découvre une petite porte. Je l'ouvre, le coeur palpitant, pour y sortir un étui à violon. A l'intérieur, le violon de Gunther. Un magnifique instrument que j'essaye sans le connaître. Le son me semble fabuleux.

Je file chez le luthier pour lui présenter l'instrument.

- « Vous l'avez trouvé Où? » me demande t'il en l'auscultant pour en sortir une game ensorcelante.

- « Il appartenait à mon arrière grand-mère »

- « Eh bien ma chère dame, j'ai l'honneur de vous dire que vous avez entre les mains un stradivarius d'une qualité exceptionnelle ». Interdite je l'écoute. « Il vaut très très cher et je peux vous trouver un acheteur si vous souhaitez vous en séparer »

- « Merci monsieur, il faut que je réfléchisse »

Un choix se pose à moi. Je le garde en apprenant à m'en servir comme le souvenir d'une belle histoire d'amour de mon aïeule, ou je le vends ? ce qui me permettrait de racheter la maison de GranMa, pour la transformer en gîtes.

Tout à coup ces possibilités me donnent des ailes vers des projets prometteurs qui calment mon coeur encore douloureux.

SAXOF

Le cahier d'écriture

Ma sœur Marianne et moi avons décidé de vendre la maison héritée de nos parents, meubles compris. Nous n'y venions plus depuis longtemps. Rendez-vous avait été pris avec un agent de l'Agence Bleu Immobilier à 17 heures, il n'était que 14 heures quand nous arrivâmes devant le portail de la maison envahie par les orties.

Les lieux avaient bien changé. Fini les massifs de fleurs entretenus avec soins par notre père, le sapin replanté après un Noël semblait épuisé d'avoir monté une garde inutile dans ce lieu abandonné de tous. La fraîcheur nous saisit en franchissant la porte, nous restâmes un long moment silencieux et immobiles. Les rayons du soleil qui se faufilaient à travers les volets ajourés faisaient éclater la blancheur des draps qui recouvraient tous les meubles de la grande salle servant de salon et de salle à manger. Marianne prit l'initiative d'aérer les lieux en ouvrant fenêtres et volets.

« C'est pas le tout dit-elle, peut-être as-tu envie d'emporter quelque chose, bibelots, tableaux ou autres ? »

Non, je ne voulais rien, qu'elle fasse comme bon lui semblait, je lui laissais toutes initiatives et regrettais déjà de m'être laissé convaincre de venir l'accompagner à ce rendez-vous. Une subite envie de fuir me prit soudainement quand elle me dit :

« Tu m'accompagnes au grenier ? »

Trop tard pour refuser, elle avait déjà entrepris de grimper quatre à quatre l'escalier et me dit :

« Allez remue-toi, on va peut-être découvrir un trésor, qui sait ? »

Sa soudaine gaîté devait être communicative, je la suivis sans ronchonner, ce qui je le reconnais, devait paraître comme un exploit pour ma sœur aînée. Je le retrouvais telle qu'elle était dans notre jeunesse. Toujours prête à m'entraîner dans ses jeux les plus fous, moi le petit dernier toujours apeuré.

Une fois le panneau relevé, on se retrouva un peu hébétés les pieds sur un plancher poussiéreux.

« Tu vois Marianne, tout ça pour ça, un vrai foutoir ce grenier ! »

A part les immenses toiles d'araignées, rien alentour, n'accrochait l'œil. Que de vieilles revues, diverses malles, certaines vides, d'autres emplies de fripes forcément démodées. Marianne s'amusait à déplier des robes improbables quand soudain dans l'ombre, mon regard se posa sur une poutre horizontale. Il me sembla apercevoir une forme rectangulaire.

« T'as vu Marianne, au fond, là bas ? »

Elle s'avança, se saisit d'une boîte et la posa au sol. Sans s'occuper de l'épais tapis de poussière, c'est à genoux que l'on s'apprêta à l'ouvrir. Visiblement, c'était une ancienne boîte à chaussures.

- Il ne doit pas y avoir grand-chose à l'intérieur, vu le poids, on ne risque pas d'y trouver des Louis d'or
- Allez ouvre-la, Marianne, on a déjà assez perdu de temps. N'oublie pas le rendez-vous.

Elle souleva doucement le couvercle, le posa sur le sol. A l'intérieur un cahier comme celui que l'on utilisait dans les années 60. J'avais eu le même en CP. Une couverture verte où était inscrit « Cahier d'écriture » Quand Marianne le retourna, je souris. Y figuraient les tables de multiplications. Marianne se releva, ouvrit le cahier, puis fit défiler les pages.

Je me relevai également :

- Alors Marianne, c'est quoi ?
- Descendons

Installés dans le salon, assis côte à côte sur le canapé, nous découvrîmes ce que notre mère nous avait laissé. Oui, dès la première page, nous avons reconnu son écriture tracée à la plume trempée dans de l'encre bleue, qui avec le temps avait pris une couleur pervenche.

Mes enfants,

Après notre disparition, je suis certaine que vous allez découvrir ce cahier. Je l'espère et cependant le crains. Mais je ne peux me résoudre à emporter ce secret avec moi. Je vous le dois, vous avez le droit de savoir. Votre père voulait vous faire cette révélation mais mon dieu qu'il était malheureux à l'idée que vous auriez pu en avoir connaissance de son vivant. Que vous n'alliez pu l'aimer, voire même le détester. Il est tellement facile de juger l'histoire quand on en connaît l'issue. Souvent, surtout toi Marianne posait des questions pour savoir où nous étions pendant la guerre. Le peu que votre père a répondu n'était que mensonges. Mais comment faire autrement. Nous étions fous, fous et tellement amoureux. Nous nous sentions invincibles dans la belle ville de Nantes. Peu savaient que j'étais juive, mes parents n'avaient pas été pratiquants, de vrais laïcards communistes. Et puis le pire est arrivé. Nous n'avons pas eu le choix. Un fonctionnaire nous a fait du chantage. Lui même peut-être ne pouvait faire autrement, il fallait qu'il trouve des informateurs pour la Gestapo. Alors le choix fut simple, soit il me dénonçait comme juive, soit votre père devenait un collabo. Nous avons été pris dans un engrenage. Il a essayé de ne pas trop en faire mais la pression du chantage se faisant trop pressant, il a fourni des renseignements qui ont conduit à arrêter l'un des vingt sept fusillés de Chateaubriant. Mon pauvre Albert ne s'en ai jamais remis. Pour nous sauver encore une fois, dès la libération, c'est lui qui a tué ce fonctionnaire qui, il en était sûr, allait nous dénoncer pour peut-être sauver sa propre peau. Son geste a été reconnu et acclamé. Il aurait pu en profiter pour en récolter tous les honneurs mais il a toujours refusé. Quand on l'interrogeait, il se forçait à dire qu'il n'avait fait que son devoir. Mais au fond de lui, la mort d'un innocent de vingt trois ans le hantait. Cela vous explique son engagement dans les causes humanitaires.

Soyez fiers de votre père mes enfants, sans son courage désespéré, je n'aurais pas survécu à cette barbarie. Ne l'oubliez jamais mes chéris. Conservez cela au fond de vous et gardez les espoirs et les combats de votre père tel que vous l'avez connu. Et surtout, surtout, continuez à aimer votre père ; un homme qui était prêt à tout pour sauvegarder sa famille.

Votre mère qui vous aime tellement

Marianne referma ensuite le cahier, le pressa contre sa poitrine, les larmes coulaient silencieusement sur ses joues : « comme ils ont dû souffrir »

Je ne pu répondre, mes propres larmes étranglaient les mots avant qu'ils ne sortent.

Ce secret, nous le gardons au fond de notre cœur, comme un joyaux. Oui, il y avait bien un trésor au fond de cette boîte, l'amour de nos parents.

Michel C

Défi #9 – Paul Béland

Je prends le cahier et je ne suis pas surpris de constater que c'est l'écriture de ma mère, je la reconnais : lettres attachées, obliquées, soignées. Je distingue un autre cahier en dessous, puis un autre. Je me sens comme un intrus, une sorte de violeur de l'intime. Maman... comme tu vas me manquer. D'abord, j'hésites. Je jette? Je brûle? Je garde? Non... je lis! Je décide de prendre le troisième mémoire, celui du fond; je tourne les pages et je m'aperçois que seulement la moitié du cahier est calligraphié. Je tourne vivement une douzaine de pages.

Samedi 21 décembre 46

Je l'ai revu hier pour la première fois depuis son retour. Il est tellement beau. Il n'a pas changé, sauf la barbe. J'ai rêvé de ce moment depuis qu'il est parti au combat, j'espérais tellement le revoir mais maintenant ILEST LÀ !!!! ENFIN !!! MON AMOUR SECRET EST DE RETOUR !!!

Dimanche 22 décembre 46

Journée plate, trop de neige à pelleter, mais c'est tellement beau... mais pas aussi beau que LUI. RIEN n'est aussi beau que LUI. J'ai caché mon cahier ailleurs, je ne veux pas que Julie ne le voie ni qu'elle sache à quel point je l'aime. JE T'AIME, JE T'AIME, JE T'AIME, JE T'AIME.... OVILA AIME MARIE !!!!!!!!!!!!!

Lundi 23 décembre 46

Je suis tellement dans la lune, ma mère se doute de quelque chose, mais je préfère garder le secret pour moi. MARIE AIME OVILA... JE SUIS À TOI MON AMOUR. POUR TOUJOURS...

Mardi 24 décembre 46

Ce soir on fête le réveillon chez les Lafontaine, je vais mettre la même robe que l'an passé et Josée va sans doute rire de moi comme d'habitude. O V I L A

Mercredi 25 décembre 46... tôt le matin, fin du réveillon.

IL ÉTAIT LÀ! J'étais tellement surprise de le voir, j'ai failli être malade en le voyant. Il est toujours aussi beau, mais Josée se pavanait avec lui, maudite conne; elle ne le mérite même pas. Mais je sais qu'il m'a vu, il m'a regardé une fois et m'a souri. J'avais le goût de me lever et de l'embrasser et de lui faire l'amour là, devant tout le monde. J'étais mouillée toute la veille, j'ai dû m'achever en arrivant, j'avais hâte que Julie s'endorme. En fin d'après-midi je n'ai rien fait mais j'ai passé mon temps à regarder par la fenêtre au cas où je le verrais passer à la même place que l'autre fois. Julie a été malade et c'est maman qui a tout ramassé.

Jeudi 26 décembre 46

Au marché, JE L'AI REVU... avec Josée. Ils étaient en grande discussion. Ils avaient l'air de se chicaner. Il gesticulait beaucoup mais je ne pouvais pas les entendre. J'espère qu'ils vont se laisser. J'espère qu'il deviendra libre pour MOI, RIEN QUE POUR MOI. Demain on se prépare pour le nouvel an; j'espère qu'il viendra chez nous mais... pour ça, il faut qu'il sorte encore avec Josée, sinon il ne viendra pas. Je suis mêlée, j'aimerais qu'il la laisse autant que j'aimerais qu'il

Défi #9 – Paul Béland

et vache. Cher OVILA, je viens te chercher Tu ne manqueras jamais de RIEN avec moi Je t'épouserai et on aura des enfants, pour la vie. MARIE AIME OVILA... OVILA AIME MARIE.

Jeudi 2 janvier 47

Il était avec son père quand je l'ai vu... de loin... près du magasin général. J'étais gelée, après l'avoir longuement épié, je suis venue toute rouge... heureusement qu'on est en hiver!. Je crois que papa s'en est aperçu; il m'a souri lorsqu'il m'a interpellé... et que j'ai sursauté à la troisième fois. Nous avons passé près de lui en carriole; il ne m'a pas vu, mais je me suis retourné quelques secondes plus tard et nos regards se sont croisés... il a timidement soulevé la main pour me saluer... je me suis retournée aussi vite... CONNE... **JE SUIS CONNE... UNE VRAIE CONNE.**

Vendredi 3 janvier 47

Je suis partie seule faire des courses pour maman, mais je ne l'ai pas vu. Je l'espérais, et en même temps, j'aurais été trop gênée. Je suis tellement stupide, je l'aime trop... mais je l'aime. JET'AIME OVILA... Je serai celle que tu voudras; où tu voudras quand tu voudras.

Samedi 4 janvier 47

J'ai encore rêvé à lui. Je ne mange presque plus, on n'arrête pas de me traiter de lunatique. Étrangement, Julie m'a serré très fort dans ses bras... je crois qu'elle me comprend. Étrange lien entre sœurs... je crois qu'elle sait, ce que c'est, que d'être TOTALEMENT AMOUREUSE D'UN HOMME.

Jeudi 30 janvier 47

Salut journal. Je l'ai fait. Je suis contente, mais c'était mieux dans mes rêves. Je suis vraiment mêlée, je ne comprends pas ce qui se passe... c'est ça l'amour?

Samedi 22 mars 47

Cher journal. Je suis enceinte et je pleure tout le temps. Je vais me marier demain avec Arthur Desjardins...

Mon regard, immobile sur le mot « enceinte », n'arrive pas à s'y détourner. Mon souffle restreint, mes veines rétrécies, mon cœur lourd ébranle mes tympanes. Je m'appelle Robert Desjardins... je suis né le 30 octobre 1947... mais je suis un « Pronovost ». Au fond de moi, je l'ai toujours su. Jamais papa ni maman n'avait divulgué cette réalité; au risque de me blesser, sans doute.

Papa. Tu l'as toujours su et tu m'as traité égal à mes frères et sœurs; en fait : mes demi-frères et demi-sœurs. J'espère que de là-haut, tu peux enfin soupirer.

Défi #9 – Paul Béland

Maman. Je sais que tu as toujours aimé papa, ça se voyait; mais je comprends ce regard que tu avais quand on parlait de « L'Amour » avec un grand « A ». Je me souviens de cette phrase que tu disais : « Sers-toi de ta tête comme un frein lorsque que ton cœur accélère ».

Journal La Presse : Édition du 21 mars 1964

Municipalité de Saint-Boniface, Québec Canada

Une collision entre un camion lourd et une voiture Météor Rideau 500 de couleur blanche à eu lieu sur le boulevard Trudel à la hauteur du Boulanger Benoit vers 17h30 hier emportant avec lui dans la mort Monsieur Ovila Pronovost âgée de 38 ans. Selon la police locale, Monsieur Pronovost aurait perdu la maîtrise de son véhicule pour percuter le camion lourd de plein fouet. Le conducteur du camion, Serge Larochelle, quant à lui, n'a subis que quelques égratignures. La chaussée glacée serait somme toute la raison du dérapage de la voiture.

Le Journal intime

Une grande maison à colonnades en haut des dunes, sur la côte bretonne.

C'est la maison de mon grand-père. Nous y vivons seuls depuis que ma grand-mère n'est plus et que ma mère a dû être placée dans une institution.

Quant à mon père, le fils de mon grand-père, il passe sa vie sur les bateaux marchands où il travaille et habite au loin, sur l'île lointaine d'où il avait ramené maman. Je pense qu'il s'y est remarié. Depuis le placement de maman, jamais plus il n'est revenu. Il nous a oubliés, c'est certain.

Mon grand-père et moi nous entendons bien. Il n'est pas trop sévère mais ne s'occupe guère de moi, passant ses journées dans son bureau et dans son laboratoire, plongé dans ses recherches scientifiques.

Quant à moi, je n'ai nul problème pour m'occuper: quand je ne suis pas à l'école ou à faire mes devoirs, j'ai l'habitude des longues promenades dans les dunes ou le long de la mer.

Un jour qu'il faisait un temps exécrable et que je dus renoncer à mes promenades, je ne savais comment m'occuper lorsque, mue par une impulsion subite, j'eus l'idée de monter au grenier. En effet, au fond d'un couloir qui se dirigeait vers le fond de la maison et par lequel je ne passais jamais, j'avais remarqué le matin même une porte basse en bois grossier. J'attendis que Grand-Père se soit retiré dans son bureau pour pousser la porte qui m'avait attirée aussitôt l'avais-je vue. L'ouvrir ne fut pas difficile mais je dus me baisser pour en franchir le seuil tant elle était basse – peut-être un mètre cinquante de haut.

A peine la porte ouverte, une ambiance humide et poussiéreuse me sauta au visage. Cet air était lourd et raréfié. On eût dit qu'il n'avait pas été renouvelé depuis des années. Je pris une grande inspiration avant d'entrer et passai la porte. Mon pied heurta immédiatement une paroi verticale: un escalier commençait directement derrière la porte. Encore une étrangeté, me dis-je, et je commençai à monter un étroit escalier plongé dans une pénombre épaisse. Heureusement, ma précédente exploration de la cave m'avait appris à me munir d'une lampe de poche, décidément très utile en ces lieux...

Sur un plancher en bois recouvert de poussière, divers objets dont on n'était sans doute pas arrivé à se débarrasser: rayonnages en bois, valises abîmées, deux vieux fauteuils et même un lit d'une personne à la mode ancienne. Les lucarnes du toit laissant passer une faible lueur, je distinguai une boîte, toute seule, par terre dans un coin.

Que pouvait bien contenir une telle boîte qui, non encombrante, aurait plus logiquement sa place aux étages inférieurs?

Je la ramassai, raclai la couche de pourriture tapissant son couvercle et l'ouvris sans difficulté. A l'intérieur, presque rien: juste un gros carnet, vieux et écorné, qui devait avoir bien servi...

Qu'était-ce donc que ce carnet abandonné ici? Il faut dire que j'avais ma petite idée... Un cahier que l'on tient secret se trouve souvent être un journal intime! Après ouverture, il fut évident que j'avais raison. Les pages étaient recouvertes d'une petite écriture serrée et difficile à lire. Sans la moindre hésitation (alors que, si ce cahier avait été caché, c'est que l'on ne voulait pas qu'il soit lu!), je m'en emparai, refermai la boîte et la remis en place.

Ce qui m'intéressait davantage à ce moment, ce n'était plus l'exploration en détail du grenier mais plutôt celle de ce carnet! Je m'empressai de redescendre et de rejoindre ma chambre où, m'installant sur mon lit, je me mis à lire ce carnet depuis le début.

Je compris rapidement qu'il s'agissait de ma mère. Les dates indiquées étaient celles précédant ma naissance, lorsque, à peine mariée, elle avait dû s'habituer à vivre dans un milieu on ne peut plus différent de celui qu'elle avait connu jusque là. Elle, jeune femme originaire de l'île de la Réunion, avait été tellement séduite par un marin breton qu'elle avait accepté de l'épouser et de quitter son île pour toujours. Dans les lignes où elle racontait son histoire – comme s'il lui fallait l'expliquer pour se convaincre qu'elle était vraie –, on comprenait comme cela avait été dur pour elle de quitter toute sa famille, les lieux de son enfance, sa culture et, bien sûr, ses parents, ses frères, ses sœurs. Elle devait vraiment l'aimer, ce marin venu de loin, dont elle ne connaissait rien – pas plus sa vraie personnalité que le pays où il vivait et où elle s'apprêtait à passer le reste de sa vie.

Le journal relatait sa vie pendant ces années où elle avait dû s'acclimater à tout, ses beaux-parents, la grande et sévère maison, le climat auquel elle ne s'était jamais vraiment habituée. On constatait que mon père, après un long congé qu'il avait obtenu à l'occasion de son mariage, avait dû reprendre la mer pendant de longues périodes. Ma mère restait chez ses beaux-parents car il était inenvisageable qu'elle ait son propre logement: elle n'avait été formée à aucune profession et, comme la plupart des femmes de son pays, la vie au foyer lui semblait sans doute normale. Bien que dans son cas, le foyer fût celui de ses beaux-parents et non le sien.

Le journal continuait ainsi, mois après mois, année après année, sans se décourager. Les permissions de mon père semblaient rendre ma mère heureuse – quoique de moins en moins. Il semblait essayer de cacher une habitude qu'il avait prise sur le bateau et qu'il avait réussi à faire passer inaperçue, mais qui devenait peu à peu plus envahissante: il s'était mis à boire. Ma mère notait dans son journal les comportements qui l'étonnaient chez lui et qu'elle ne savait manifestement pas interpréter. Ma naissance arriva et mon père pu bénéficier d'un plus long congé. Cependant, l'écriture de ma mère devenait, au fil du temps, de plus en plus illisible. Elle penchait d'un côté puis de l'autre, se faisait pattes de mouche un jour et plus étalée le lendemain. Que se passait-il? On constatait également qu'elle perdait souvent le fil de ses pensées, passant à un autre sujet avant d'avoir fini d'exposer le précédent. Elle semblait oublier certains faits (que l'on connaissait par la lecture du journal) sans même s'en rendre compte.

Pendant ce temps, je grandissais et cela semblait la consoler des longues absences de son mari. Elle semblait m'éduquer très bien mais, là aussi, ce qu'elle relatait à mon sujet (mes progrès, mes jeux, mes maladies d'enfant) devenait de plus en plus embrouillé. Elle expliquait plusieurs fois la même chose, ayant apparemment oublié qu'elle l'avait déjà dit.

Subitement, plus rien pendant une année entière. Peut-être était-ce l'un des séjours à l'hôpital dont m'avait parlé mon grand-père? Puis le journal reprenait, vaillamment, de plus en plus irrégulier et confus.

J'étais bouleversée d'observer "en vrai" l'évolution de sa maladie. En même temps, je découvrais à quel point le fait, pour quelqu'un qui développe une maladie mentale, de relater

régulièrement les événements de sa vie, ses sentiments et ses pensées, avait le pouvoir d'éclairer celui qui le lit sur la progression de la maladie.

Vers la fin du journal, les inscriptions se faisaient plus rares – elle n'écrivait plus qu'un fois par semaine, puis une fois par mois, etc. Elle n'oubliait jamais de parler de moi et de mes progrès. Il était clair que le fait de pouvoir se raccrocher à un petit enfant chez qui l'évolution peut s'observer chaque jour devait l'aider à maintenir sa mémoire plus longtemps que si je n'avais pas été là et qu'elle n'aurait eu aucune occupation.

La dernière notation avait trait au retour de mon père pour l'un de mes anniversaires. L'âge que j'allais avoir n'était pas mentionné. Les phrases n'avaient plus beaucoup de sens car la construction grammaticale se perdait. Mais on comprenait qu'elle faisait un effort considérable pour parvenir à exprimer ses sentiments maternels. Une certaine fierté quant au développement de ma petite personne – qu'elle attribuait uniquement à elle, alors que je suis sûre que mes grands-parents y étaient pour quelque chose – lui avait permis, à cette occasion, de relancer une dernière fois son esprit et sa mémoire.

Après ce dernier compte-rendu, les pages blanches restantes dans le cahier révélaient, sans besoin d'explications supplémentaires, la suite du processus. L'écriture - et plus tard la lecture – lui était devenue inaccessible.

C'est en effet vers cette époque, après mon cinquième anniversaire, qu'elle avait été conduite dans la maison de repos spéciale. Elle y était encore en ce moment où j'avais quinze ans, mais c'était la fin. A son enterrement, nous serons seuls présents, mon grand-père et moi.

Défi 9 : journal intime

Il était une fois, hélas.

La maison de mon enfance est née en 1720 et elle est morte le 2 Octobre 2010 à 5h45. Il faisait nuit, une pluie fine dégoulinait du ciel pendant que des ombres s'insinuaient dedans. Mes parents y dormaient paisiblement lorsqu'ils furent agressés. Maman fut étranglée.

La maison mourut avec elle.

Quand dans la matinée, j'arrivais sur les lieux, je vis qu'elle avait perdu son âme.

Oui, les maisons peuvent mourir elles-aussi de chagrin.

Devant moi, elle se tenait désespérément vide. Tout l'amour qui l'emplissait s'en était échappé.

Lorsque j'y retournai pour ranger et l'aérer, elle ne respirait plus, que la froideur, la tristesse et la solitude.

Nous eûmes du mal à la vendre compte tenu des événements qui s'y étaient déroulés. 5 ans après le drame, une personne se porta acquéreur. Le déménagement se fit dans la douleur.

Je me rendais souvent dans le grenier pour descendre les cartons et affaires entassées depuis des années.

Le grenier était comme pour tous les enfants, un terrain de jeu plein de mystères et d'attrait.

Enfant, je m'y faufilais en quête d'aventure et d'histoires que je m'inventais. En bon explorateur, j'ouvrais les malles et cartons pour y dénicher des trésors.

Mais pour le déménagement, il s'agissait d'un autre type d'expédition moins joyeuse et moins plaisante.

J'avisais une malle en osier recouverte en partie d'une couverture en laine. Avant de la descendre, je la soupesai pour évaluer la charge et je l'ouvris pour vérifier son contenu. S'y trouvaient divers objets, les partitions de violoncelle de mon père, des lettres regroupées en paquets attachés avec de la grosse filasse de chanvre.

Je pris la première enveloppe qui se trouvait la plus proche de moi et sortis la lettre. Il s'agissait d'un brouillon de discours inaugural avec des ratures et des rajouts de texte. Il était question d'un orphelinat du côté de Tours nommé « la Haute Barde ». Les termes utilisés étaient très pompeux, solennels et cérémoniaux. On sentait que chaque mot avait été choisi minutieusement en respectant un formalisme extrême. Mon arrière-grand père, Théophile (qui aime dieu en latin) en était l'auteur. C'était un hussard noir de la III^{ème} République vers 1905, farouchement anticlérical, militant engagé pour le progrès social qui n'existait pas à l'époque et occupant dans la Franc-maçonnerie, dont il avait repris certains codes dans son discours, un haut grade de Maître au 33^{ème} degré. Ajoutez-y le titre de Rose Croix et vous obtiendrez une description complète du personnage. D'autres lettres s'y trouvaient aussi ayant trait à divers événements : éloges funèbres, parrainage d'orphelins, inauguration du nouveau temple (ancien couvent occupé par des religieuses qui maintenaient, disait la rumeur publique attisée par la loge locale, des filles mères en détention dans les caves insalubres du bâtiment).

Je reconnus, par ailleurs, un livret recouvert de cuir, mon premier recueil de poèmes. Le premier, un peu naïf, écrit, à l'âge de 15 ans, évoquait justement la maison de mon enfance et son grenier :

« Ma Maison

Ô Toi Maison

de la Raison

tu es ma joie

tu es ma foi

Ah...beaucoup de soupirs

Beaucoup de souvenirs

J'ai rencontré

Dans ton grenier

Comme avant je monte tes marches

Et les toiles d'araignée s'arrachent

Pour laisser libre cours

A mon juste retour

Couché en chien de fusil

Dans les draps moites de ton lit

Je pense toujours

A toi mon amour

J'ai partagé mon cœur

Ne m'en tiens pas rigueur

Ô épargne lui ce supplice

Toi ma chaleureuse bâtisse

Beaucoup de temps a passé

Depuis que je t'ai quitté

Mais elle se gardera notre belle histoire

Et jamais ne moisira dans un de ces tiroirs

1980 »

Les livres dans la malle m'intriguaient aussi, notamment un livre que j'avais offert à ma Maman : « mes nuits sont plus belles que vos jours ». Je le pris. Une feuille s'échappa d'entre deux pages et tomba au sol. Une lettre que ma mère m'avait écrite :

« Mon chéri

J'ai voulu voir hier à la TV une émission sur la peine de mort !

Il est tout à fait immoral et inhumain de vouloir la mort de quelqu'un, mais si cette personne est coupable et dangereuse pour la société, qu'on l'envoie au loin, aux travaux forcés

Qu'en penses-tu ?

Mille baisers d'amour et de tendresse

Maman »

Mon cœur chavira et des spasmes de colère et de douleur me submergèrent. Un cri sortit de ma bouche, irréprouvable. Un cri bestial et animal. Un cri primal : « Maman ».

Mon poing frappa le mur tout à côté de moi. Des larmes coulèrent sur mes joues.

Je pensais avoir parcouru tout le chemin du deuil depuis que ces 5 années s'étaient écoulées. Je me souvenais de ce livre lu en classe : « le pays où l'on n'arrive jamais ».

Le deuil est un long et douloureux chemin qui nous emmène dans l'inconnu, au plus profond de nous-mêmes.

Dans cette malle se trouvait aussi un cahier jauni par le temps. Aucune inscription dessus, hormis une petite croix tout en bas.

Je l'ouvris et reconnus immédiatement l'écriture de ma maman. Une écriture que je n'aimais pas. Un peu comme l'écriture des médecins, difficile à déchiffrer. Aucun titre non plus sur la page intérieure mis à part la petite phrase suivante au-dessus du 1^{er} texte : « pensées pour ma petite maman » et une date : 1938.

Son papa était décédé un an plus tôt. Je savais que le testament en faveur de ma grand-mère avait été attaqué par les enfants du 1^{er} mariage de mon grand-père.

Ainsi, ma grand-mère fut déshéritée et dut quitter la maison bourgeoise qu'elle habitait. Elle trouva une place de domestique chez des notables du village, lui étant Secrétaire général de la SDN (Société des Nations).

Ma mère fut envoyée en pension de jeunes filles chez les bonnes sœurs à Angoulême.

Le soir, elle écrivait ses pensées à sa Maman, qu'elle recopiait le lendemain sur du papier à lettre.

Voici celles dont je me rappelle.

11 septembre 1938

« Ma petite Maman,

Je t'imagine seule dans cette grande maison qui doit te rappeler la nôtre. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais bien même si mon cher Papa me manque énormément. Je suis une grande fille du haut de mes presque 15 ans tu sais et les épreuves que nous traversons nous fortifient. Je suis convaincue que nous en sortirons grandies. Mon cher Papa nous voit d'où il est et il doit souffrir de nous savoir si malheureuses, en colère d'avoir été trahi par ses deux fils mais apaisé de nous voir nous battre avec courage en pensant à lui et en priant pour son âme et son salut.

Son amour nous porte toutes les deux et le tien me permet de tenir le cap.

Ma petite Maman chérie, tu sais l'amour que je ressens. Sois forte comme je le suis.

Je t'aime. Ta petite Elisabeth »

29 décembre 1938

« Ma petite Maman,

Tu sais comme je pense à toi. Je te remercie pour tous les efforts auxquels tu consens pour me rendre la vie plus agréable. Tous ces sacrifices ne sont pas vains. Je suis dans les toutes 1ères de la classe et je fais honneur à mon cher Papa qui me voit travailler dur, il serait si fier de moi et des progrès que j'accomplis. Quand on a la volonté et la Foi, on peut abattre des murs, gravir des montagnes.

Ton cœur ainsi que le sien sont dans mon cœur, bien au chaud, je les enveloppe de tout mon amour. Et ils font battre mon cœur encore plus fort.

N'aie pas peur de l'avenir malgré les mauvaises nouvelles du monde. Il faut que tu sois aussi forte que moi. Crois en nous, en notre amour. Espère. Sois remplie de l'Espérance que Jésus notre Sauveur nous apporte et de l'amour qu'il a placé en nous.

Je te laisse, il est tard. Je t'aime de tout mon cœur. Ta petite Elisabeth »

23 mars 1939

« Ma petite Maman,

Merci pour le colis que tu m'as fait parvenir par ma cousine. J'ai bien trouvé le pot de lait Nestlé sous le linge. Tu n'as pas oublié. Et tu n'as pas oublié combien Papa l'aimait aussi. Il m'en versait le matin dans le café avant que je parte à l'école et tu le disputais gentiment quand il m'autorisait à en prendre une dans le pot par gourmandise. Il me faisait un petit clin d'œil et déposait un baiser d'amour sur mon front.

J'étais heureuse de revoir ma cousine, quelle bonne surprise. Elle m'a appris son intention de se marier avec Edouard, tu sais, l'étudiant en pharmacie. C'est un beau parti comme on dit. Quel beau couple ils forment. Ce sera un mariage d'amour. La date n'est pas arrêtée encore. Ils vont habiter la Couronne et quitter Mansle. Ainsi je la verrai plus souvent.

Le Printemps est là qui nous apporte toute l'espérance dont nous avons tant besoin en ces temps tourmentés.

Je te laisse, Elisabeth »

11 avril 1940

« Ma petite Maman chérie,

J'ai proposé mes services aux bonnes sœurs pour gagner un peu d'argent et couvrir les frais. Ne t'inquiète pas. Tu vois, il y a toujours une solution aux problèmes qui se posent à nous.

Après le service du déjeuner et du dîner, j'enfile un tablier, comme toi Maman, et je fais la vaisselle devant mes petites camarades. Il faut avoir une dose de caractère pour ne pas ressentir une certaine honte. Ravaler sa fierté. Et lorsque je fais cela, je pense à toi, toi qui fus une femme de maison respectée, te voici maintenant au service des autres. A ton âge. La vie ne t'aura pas épargnée ma pauvre petite Maman chérie et je veux partager le fardeau si lourd que tu portes.

Je te ferai passer un petit pécule que j'ai mis de côté pour toi. Ce n'est que justice après tout ce qu'on t'a fait subir. Tu as un toit et tu es avec Madame Avenol qui est une femme du monde très charmante. Elle sait ce que nous avons traversé.

Je pense à toi comme je t'aime. Ta petite fille chérie. Elisabeth »

23 mai 1940

« Ma petite Maman chérie.

Merci pour ta gentille lettre qui m'a rassurée. Tu vois, les choses commencent à s'arranger un peu malgré les événements. Notre peine est un peu plus légère et supportable.

J'ai fait la connaissance d'une camarade de classe. Elle s'appelle Renée. Elle habite Chalais. Son père est limonadier. Elle m'a fait goûter cette boisson. Quel délice !

Je te laisse ma petite Maman chérie. Elisabeth »

30 mai 1940

« Maman chérie,

Merci pour ta longue lettre qui me permet d'être à tes côtés et partager ton quotidien. Je connais ta capacité de résistance. Nous échangerons plus longuement quand nous nous verrons. Bientôt j'espère.

Ne t'inquiète pas pour mes migraines. Mon cher Papa en avait lui aussi, te rappelles-tu lorsqu'il restait dans la chambre les volets fermés et les rideaux tirés ? quelle souffrance il devait endurer.

Je fais comme lui, je me réfugie dans une chambre obscure que les sœurs ont bien voulu mettre à ma disposition quand je fais ces horribles crises.

Je t'écrirai plus longuement demain. Elisabeth »

10 juillet 1940

« Ma petite Maman chérie,

Je vais pouvoir venir passer quelques jours cet Eté enfin. Champagne-Mouton doit être en fleurs. Quel contraste avec les habits gris des allemands. Les officiers ont pris leurs quartiers dans la maison ? Quelle honte. J'espère que tu ne te laisses pas faire par eux et que, à ta manière tu résistes. J'ai hâte de te revoir et de pouvoir m'agenouiller sur la tombe de mon Papa. A très bientôt. Je prie pour le Maréchal, qu'il nous protège contre les boches malgré ses 84 ans. On peut pas dire que les hommes politiques français aient fait preuve d'un grand courage pour laisser le pays à un homme aussi âgé. Quelle ignominie. Je prie pour que notre Seigneur épargne et protège notre pays. Vive la France. Je t'aime. Ton Elisabeth. »

7 mai 1924

Mon cher journal. Aujourd'hui, j'ai envie d'écrire à mon père, décédé en janvier, comme tu sais. Mais je l'entends encore et toujours me critiquer, il faut que cela cesse, il faut qu'il me laisse, je m'en vais le liquider.

Vous êtes mort pourtant et je vous crains encore
Vautré dans votre trou, j'endure votre contrôle
Je vous sens lisant haut derrière mon épaule
Vos pesants sourcils bas, sévère, austère, sonore

Je vous ai tant aimé, et tant haï aussi
Vous frappez la musique, chantiez avec des fleurs
Mais les fanfares fatiguent, et fanent les senteurs
Restez dans votre trou, je me désire hardie

Je n'ai que faire de la rime
L'heure est aux vers libres, libres comme loi
Libres aussi mes nouveaux habits
Je jette mes corsets aux orties
Je porte ce qui me plaît
Et vive les ourlets

Ça ne te plaît pas, papa?
Tant pis, ça me plaît à moi
Tu es le passé papa
Je vireousse légère dans ma vie d'aujourd'hui, je me berce de paresse, je marche pantalons et talons plats,
nonchalante sur les chemins fleuris de ma nouvelle vie.
Adieu papa, croupis gentiment dans ton caveau pourri.
Peut-être qu'un jour des souvenirs heureux raviveront ton visage aujourd'hui honni.

9 mai 1924

Le pli est pris, j'ai coupé mes longs cheveux bouclés et acheté du rouge à lèvres sombre. Maman rougit en me voyant mais je sens qu'elle m'envie. Pauvre maman!? Je l'intimide, elle me parle en tremblotant:

- _ Tu risques la calvitie ma fille, tout le monde le dit
- _ Tout le monde se trompe maman, tout le monde est... non je ne prononcerai pas ce mot devant vous

J'ai envie de la prendre dans mes bras et de la consoler, elle si bouleversée. Mais ne le sommes-nous pas tous?
Je veux m'émanciper, je le dois, il le faut.

15 mai 1924

Je suis en rage, je suis en nage tellement j'enrage.

En sortant du Trocadéro où nous étions allées admirer Rudolf Valentino (qu'il est beau), mes amies et moi avons été prise à partie par énerguemènes, jeunes et bien habillés pourtant, qui nous ont traité d'inverties et de jouisseuses. Nous avons commencé par rire de leurs bêtises rétrogrades, les traitions de "refoulés", "libérez votre libido" leur conseillions-nous en faisant virevolter nos robes tubulaires et en tirant sur nos fume-cigarettes. Mais

nous avons mal évalué la raideur de leur emportement. Comme nous continuions à rire et à nous moquer, l'un deux, l'un d'eux s'avança tout près, trop près de nous, cracha par terre et, me regardant droit dans les yeux, me traita de partouzarde! Quelle invective! "Ton père ne doit pas être fier", me tutoya-t-il.

Nous n'avions plus envie de répondre. Nous sommes parties sans nous retourner. Une fois le coin tourné, notre rire nous rattrapa et nous nous mîmes à chanter:

*Ell' s'était fait couper les ch'veux
Comme un' petit' fille
Gentille
Ell' s'était fait couper les ch'veux
En s'disant ça m'ira beaucoup mieux
Car les femm's tout comm' les messieurs
Pour suivre la mode
Commode
Ell's se font toutes
Ell's se font toutes
Ell's se font toutes
Ell's se font tout's couper les ch'veux*

Que faisons-nous de mal? Rien, sauf exprimer notre désir, notre fièvre de liberté et d'indépendance. Pourtant, deux policiers à cheval arrivèrent à notre rencontre et nous menacèrent pas moins de nous amener au poste si nous ne nous rentrions pas illico à la maison: "vous perturbez l'ordre public, retournez chez votre père", nous intimèrent-ils, "et qu'il vous punisse comme vous le méritez, sinon, nous nous en chargerons nous-même".

Ils nous traitent comme des enfants, j'enrage! Mais nous ne nous laisserons pas faire, nous remplacerons leur sale époque puritaine par le siècle des désirs! Père est mort, et je l'ai liquidée.